

Un article sur la famille d'architectes nantais Vié aurait été bienvenu de même qu'un point sur le château, disparu certes, de la Tour Neuve. Les entrées « duc et duchesse » sont aussi passées à la trappe. À l'inverse, l'article « duché » pose le problème de la notion d'État breton, qui ne fait plus vraiment débat chez les médiévistes, contrairement à ce qui y est écrit. On relèvera enfin que certains articles sont euphémiques comme « noyades » et « Carrier ». On a l'impression que leurs auteurs veulent dédouaner les acteurs, diluer les responsabilités et lisser le drame. Le fait que « de nombreux Nantais ont adhéré à la défense révolutionnaire de la Nation » (article Carrier) n'exonère en rien Carrier et ses sbires de leur responsabilité dans un massacre.

Ces quelques limites ne doivent en aucun cas nuire à la réputation de ce livre. *Le Dictionnaire de Nantes* est un ouvrage fondamental, par son ampleur, la variété de ses approches, la qualité de son iconographie et sa bibliographie très ouverte. Il permet, à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Nantes, et plus largement de la Bretagne, d'étancher leur soif de culture. C'est un plaisir d'en feuilleter les pages et de lire au gré de ses humeurs ou simplement d'en apprécier l'iconographie. Au-delà de cet aspect ludique, c'est une référence universitaire de premier choix. Il peut donc rejoindre sur les étagères de nos bibliothèques ses prédécesseurs.

Yves COATIVY

Armelle LAVALOU, *Le Voyage en Bretagne de Nantes à Brest, de Brest à Saint-Malo*, Robert Laffont, Bouquins, 2012, 1310 p., ill. n. b. et coul.

« C'est là que j'ai été élevé, compagnon des flots et des vents. » (Chateaubriand évoquant Saint-Malo dans les *Mémoires d'outre-tombe* : à tout seigneur tout honneur).

Le titre de l'ouvrage peut sembler un peu trompeur : il n'est ici question que partiellement de récits de voyage. *Impressions de Bretagne* ou *Images de Bretagne* eût peut-être mieux convenu ; ou encore *Invitation au voyage de Bretagne*, à la manière de Baudelaire. Ce n'est là qu'un détail. Ce volume constitue une vaste anthologie de textes relatifs à la région, excluant toutefois le roman arthurien : près de 200 auteurs, autochtones, extérieurs à la Bretagne ou étrangers, de César aux contemporains en passant par les chroniqueurs du duché ou nos bardes romantiques. À côté de noms illustres, on trouve des raretés, des publications confidentielles voire des inédits. À chacun d'imaginer les patientes et amoureuses recherches auxquelles s'est livrée M^{me} Lavalou, historienne d'art, pour nous offrir ce riche ensemble, d'autant plus précieux que chaque texte, parfois son auteur même, font l'objet d'une docte présentation. Il s'agit ainsi d'un travail qui force l'admiration : de la fort belle ouvrage. Près de 150 pages sont consacrées à la région en général (« Tableaux de Bretagne »). Puis viennent plus de 1 100 pages où M^{me} Lavalou suit le parcours indiqué par le titre, dont près de la moitié pour le Finistère. Un index de noms de personnes, auteurs ou non, termine l'ouvrage. Des illustrations, disposées en cohérence avec le texte, en agrémentent la lecture : œuvres de Maurice Denis,

Gauguin, Maxime Maufra, Sérusier, entre autres, des rochers dus à Pierre Loti, le château de Fougères croqué par Hugo ou encore des croquis de Le Corbusier.

Les auteurs représentés n'ont pas tous eu un regard entièrement positif sur la Bretagne. C'est notamment vrai pour les siècles passés. Leur jugement est nuancé, mitigé. Ainsi en est-il de Cambry : si les paysages bretons sont charmants, la population est sale, grossière, sauvage. Il note des restes de paganisme, des superstitions : « chaque pays a sa folie ; notre Bretagne les a toutes ». À l'inverse, il juge qu'« il est barbare de négliger, d'anéantir la langue des Bretons... ». Un peu avant Cambry, Arthur Young a trouvé à Dol un « horrible aspect ». Combourg lui apparaît atrocement sale : il faut que « ce M. de Chateaubriant » ait les « nerfs assez solides pour vivre » là. Il semble qu'il ait en revanche apprécié Brest. À la foire de Landivisiau, il compare Bretons et Gallois. À Quimper, rien à voir hors les promenades, parmi les plus belles de France, mais le site de Morlaix l'a charmé : « l'effet est romantique et beau ». La sauvagerie, la saleté des Bretons et de leur environnement sont souvent mises en avant. George Sand déclare : « Ces Bretons sont infects ». Ce qui ne l'empêche pas de s'intéresser à la flore du pays et de trouver joli le jardin public de Nantes et fort imposant le château des ducs. Victor Hugo aime la région mais stigmatise ses habitants : « [...] les Bretons ne comprennent rien à la Bretagne. Quelle perle et quels pourceaux ! ». Nantes lui a plu et pareillement Fougères, qui lui est chère. « Avez-vous vu Fougères ? » écrit-il, comme en précurseur de certaine campagne publicitaire pour la cité. Hôte d'une auberge de Vitré, Nerval suppose que la vaisselle y est l'affaire de la servante, du torchon, et autant du chien de la maison, de la langue ! Et il trouve « un air louche et mauvais » aux Bretons. Certains paysages ont séduit par leur beauté. Stendhal chante ainsi la vallée encaissée de la Vilaine ou l'« admirable baie du Morbihan », mais Lorient à marée basse ? « Rien de plus laid ». Il note aussi que l'*Erdre* fournit sans doute l'unique rime à *perdre*. Conquis par le caractère de la contrée, « nourrice des légendes », Maupassant n'en souligne pas moins la tristesse : Audierne, l'étang de Pont-l'Abbé, la baie des Trépassés, tout est triste. Même sentiment chez Maxime du Camp, qui partage les promenades de Flaubert : de Penmarc'h à la pointe du Raz, « tout est morne, rien ne rit, ni l'homme ni la nature ». Et l'île de Sein lui apparaît « sinistre et noire ». Les points de vue sur l'art et l'architecture divergent sensiblement. Si Stendhal a admiré la cathédrale de Dol, pour Hugo, elle « n'est qu'un grand délabrement ». De manière générale, Hugo trouve du reste que « la Bretagne [...] ne brille pas par les églises ». Les musées ? À Nantes, Stendhal ne voit d'abord que croûtes ou copies. André Suarès est tout aussi sévère à propos des collections de Quimper et il déplore l'absence du sens de l'art chez les Bretons, eux « qui sont si naturellement poètes ». Mérimée est d'une humeur vindicative à l'égard du pays, de ses habitants comme de ses monuments, mais il se montre sensible au charme du site de l'abbaye de Beauport. En promenade avec Sartre, Simone de Beauvoir aime à voir les vagues battant le Grand-Bé mais le tombeau de

Chateaubriand leur semble « ridiculement pompeux dans sa fausse simplicité », et Sartre s'y laisse aller à un acte inconvenant qui ne l'honore guère... Citons encore le musicien Reynaldo Hahn, accompagnant Proust à Beg-Meil : la Bretagne ne l'a pas charmé, loin de là, hors justement Beg-Meil. Et ce grand voyageur qu'est Flaubert ? Nous lui devons quelques jugements plutôt caustiques. S'il s'est montré sensible à la grandeur de Brest, Nantes lui apparaît comme « une ville assez bête » ! Carnac nous vaut de sa part un morceau de bravoure : « les pierres doivent y rire [...] à voir tous les imbéciles qui viennent les voir ». Il se rit quant à lui des diverses hypothèses émises par les archéologues et celtomanes de tout poil pour asséner *in fine* sa propre opinion : « les pierres de Carnac sont de grosses pierres ».

Le climat de la Bretagne aura pu avoir sa part dans ces points de vue si nuancés et plus d'une fois peu amènes. Au XII^e siècle déjà, le savant arabe al-Idrisi décrit la région comme brumeuse et pluvieuse et la navigation y est difficile. Si le peintre américain Fromuth, établi à Concarneau, se complaît dans une humidité ambiante, d'autres en revanche déplorent les pluies trop fréquentes, tels Mallarmé, Cambry, George Sand, Simone de Beauvoir ou le voyageur anglais Trollope, confiné par les intempéries dans sa chambre d'hôtel à Saint-Brieuc. À Brest, Pierre Loti remarque, languissant sur son socle, « une vieille nymphe démodée, en marbre blanc rongé par les continuelles pluies bretonnes ». Et s'il fait beau en ce jour d'octobre, ce ne peut être que l'effet du hasard. N'est-ce point enfin un Quimpérois de naissance, Jean-Claude Andro, qui va jusqu'à déclarer que la Bretagne est invivable la moitié de l'année ?

Nous citons le peintre Fromuth dont le journal a été édité en 2004. M^{me} Lavalou, empruntant des pages de ce journal, a souhaité rappeler combien la Bretagne avait inspiré les artistes. Ainsi nous donne-t-elle également des notes de voyage de Maurice Denis, des lettres de Gauguin, la description d'intérieurs campagnards sous le regard d'Eugène Boudin. Et le jeune André Gide, de passage au Pouldu, n'y rencontre-t-il pas et Gauguin et Sérusier ?

Et puis il y a les admirateurs, Bretons d'origine ou non. André Pieyre de Mandiargues et Julien Gracq évoquent le fameux Passage Pommeraye de Nantes, ville qui a durablement marqué le jeune Louis Poirier. Gracq chante aussi Brocéliande, notamment le Val sans Retour en une page où se côtoient le géographe et le poète ; Wace, au XII^e siècle, s'était attaché à la fontaine de Barenton. Roscoff nous vaut deux textes de Corbière et Gracq. Parmi les Bretons, on notera aussi une description du Huelgoat par Victor Segalen, qui peut faire songer au *Château d'Argol*. Xavier Grall évoque avec lyrisme la fureur des vents du pays tandis qu'Henri Queffélec dépeint le port de Douarnenez : bateaux, sardines, mouettes, senteurs. D'autres auteurs pensent avec tendresse à leur ville natale : Renan à Tréguier, Max Jacob à Quimper, Louis Guilloux à Saint-Brieuc. De Paul Féval nous est donnée une page impressionnante sur la baie du Mont-Saint-Michel, la forêt de Scissy, les villages engloutis, les cours d'eau qui divaguent ; au travers de la brume rôde la mort. Un texte de Jules Verne consacré à Nantes, sa ville natale, permet d'apprécier comment sa destinée s'y est peu à peu forgée. Quant à Morvan Lebesque, il se fait le

défenseur de la langue bretonne. Un ministre ayant cru bon de déclarer que « dans l'intérêt du français » celle-ci devait « disparaître », lui-même témoigne : « Moi, c'est grâce au breton que j'écris en français ». Les pèlerinages, avec leur cortège de loqueteux et d'infirmes, ont frappé plus d'un auteur. À Rumengol, Émile Souvestre voit dans « trois cents déguenillés assis autour de leur foyer en plein vent » comme « un campement de bohémiens du Moyen Âge ». Et Corbière évoque en une pièce terrible les miséreux et la rapsode foraine de Sainte-Anne-la-Palud. André Gide, âgé de moins de 20 ans, a été marqué par le pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray : son évocation des éclopés et des personnages en prière s'apparente à un tableau. Et c'est aussi à une peinture que songe Loti en contemplant la foule assemblée le dimanche sur la grand-place de Saint-Pol-de-Léon : il croit voir « comme un tableau du Moyen Âge ». Octave Mirbeau a des mots touchants sur Audierne, la route de la pointe du Raz, Quimper et ses habitants. Colette se délecte de la flore du pays, des costumes, elle évoque la fraise de Plougastel ; et elle assiste à un combat de lutte bretonne. Pierre Louÿs est tombé sous le charme de la région et celui de... ses habitantes : « [...] nous achèterons une maison dans un village en Ker ou en Goat et nous regarderons passer les Bretonnes sur la route ». Dans une page riche d'émotion, enfin, Albert Camus se rend sur la tombe de son père à Saint-Brieuc.

Les îles ont attiré plus d'un auteur. Colette, bien loin de sa Bourgogne, en convalescence à Belle-Île, y découvre l'océan ; c'est ici également que Reynaldo Hahn séjourne auprès de Sarah Bernhardt. Cambry voit en Batz un réel paradis terrestre où les habitants vivent simplement sans passion violente. Houat avec son recteur aux multiples fonctions inspire à Daudet une jolie page, digne des *Lettres de mon moulin*. Et Louis Guilloux, de retour de Bréhat, vogue sur une mer calme au clair de lune. Mais Bréhat, c'est aussi cette histoire de revenants rapportée par Luzel. Le père Maunoir estime que plutôt que d'aborder à Sein mieux vaudrait passer par Charybde et Scylla ! L'Allemand Kellermann, enfin, évoque puissamment les furies de la mer à Ouessant.

Brest est évidemment richement représenté. Le jeune Chateaubriand s'attache à l'activité portuaire. En avion au-dessus de la ville, Saint-Pol Roux donne une page émouvante. Des textes de Jack Kerouac, Robbe-Grillet, Mac Orlan, Marie Lenéru, la chanson *À Recouvrance* sont porteurs d'impressions fortes : on imagine marins et filles à matelots, bistrots, bagarres et couteaux, ancres et canons, on devine les navires, les embruns, les mouettes, l'écume, nous parviennent les senteurs marines et le mugissement des vents. Brest, ce sont aussi les destructions de la guerre avec Prévert, « Rappelle-toi, Barbara... Brest dont il ne reste rien » ou Queffélec devant les ruines de sa maison, texte auquel fait écho le témoignage terrible de Théophile Briant sur Saint-Malo dévastée.

Relevons encore, dans un si riche gisement, quelques pépites. Des anecdotes et récits plaisants : un conte léger et drolatique de Zola, loin de sa veine habituelle, cette Bigoudène se baignant avec sa coiffe (Hélias), Sarah Bernhardt qui descend encordée dans l'Enfer de Plogoff, le général de Gaulle en promenade incognito dans la région, chez les Sénans

et non les Sénois (p. 1205). Jean-Edern Hallier conte des histoires de fantômes et le jeune Philippe Sollers en fait les frais. Dumas, travaillant à son livre de cuisine, se fait nourrir par les habitants de Roscoff ; Curnonsky nous explique que le homard à l'*américaine* « est un bâtard de la typographie ! ». Max Jacob établit des comparaisons, dans le caractère, entre Slaves et Bretons. Et quand tant d'autres blâment l'alcoolisme des Bretons, Barrès les tient pour de « merveilleux ivrognes ». À côté, on notera des pages fortes comme ce texte superbe et provocateur de Tanguy Malmanche, le bel hommage de Le Quintrec à Max Jacob, un inédit de Le Braz sur un pardon des chevaux, le témoignage touchant de Guéhenno sur le Fougères d'autrefois. Plus inattendu est ce texte d'Ambroise Paré qui assiste à la mort d'un lutteur au combat. Il y a une jolie pièce de Richepin, qui avait acquis l'île Tristan, sur le mouvement d'une vague. On mentionnera encore d'impressionnants récits : un conte d'Édouard Corbière, le père de Tristan, une pièce de Leconte de Lisle, dans le genre héroïque, qui fait penser au *Cœur de Hialmar* ; Henri de Régnier revisite le conte de *Barbe-Bleue* en le transposant dans les ruines du château de Carnoët et Renan, avec la fille du broyeur de lin qui se consume jusqu'à la folie d'un impossible amour pour le recteur de la paroisse, nous offre un récit qui peut faire songer à Barbey d'Aurevilly. Et comment ne pas citer une publication à caractère technique, les notes et croquis de Le Corbusier portant notamment sur ces pauvres pignons tronqués par la saillie du toit ? Enfin, Louis Hamon, ancien préfet d'Ille-et-Vilaine, relate le Combat des Trente en s'appuyant sur une chronique contemporaine du fait d'armes retrouvée par Fréminville.

Et il reste tant de noms que nous n'avons pas pu retenir, de César (le combat contre la flotte des Vénètes) à Balzac pour sa *Béatrix* admirée de Gracq en passant par Du Fail, Coppée, Céline, Michelet, Jarry (qui n'est pas né en Bretagne, contrairement à ce qui est dit p. 401), Jean-Pierre Calloc'h, Jean-Marie Déguignet ou l'épouse de Joseph Conrad, dans le plus parfait désordre...

Voici donc un superbe ouvrage. Courez, ma chère bonne, aurait pu écrire M^{me} de Sévigné, tant il est impérieusement nécessaire de vous le procurer afin d'en dévorer d'une traite l'entier contenu, sauf à ce que vous préféreriez en découvrir, au hasard des pages, les différents joyaux. George Sand parlait des « diamants du *Barzaz Breiz* ». Ce sont aussi des bijoux qui nous sont ici offerts et grâce en soit rendue à M^{me} Lavalou. Et parmi eux, voici pour prendre congé le récit que nous laisse de sa découverte de la pointe du Raz un amoureux s'il en fut de la Bretagne, Julien Gracq :

« Le car [...] s'enleva [...] pour attaquer l'ultime raidillon qui escalade le plateau du Cap [...] et tout à coup la mer que nous longions depuis longtemps sur notre gauche se découvrit à notre droite [...] : ce fut tout, ma gorge se noua... j'eus conscience en une seconde, littéralement, matériellement, de l'énorme masse derrière moi de l'Europe et de l'Asie, et je me sentis comme un projectile au bout du canon, brusquement craché dans la lumière. Je n'ai jamais retrouvé, ni là, ni ailleurs, cette sensation cosmique et brutale d'envol -enivrante, exhalante- à laquelle je ne m'attendais nullement ».

Michel MARÉCHAL